UNE MISSION PLEINE DE DÉTOURS

Envoyée en mission dans cette contrée inconnue, quelle ne fut pas sa surprise de découvrir une mission pleine de détours.

Aujourd'hui, je suis trop heureuse. Le soleil timide de cette ville inconnue filtre à travers les vitres sales du train qui m'a déposée ici, après un périple de plus de cinq cents kilomètres. Mes grosses valises, alourdies par des vêtements d'hiver, des carnets de notes froissés et un vieil appareil photo hérité de ma mère ont rendu chaque pas une épreuve : les poignées s'enfoncent dans mes paumes, mon dos se courbe sous le poids et je ressens ce sentiment persistant d'être une nomade égarée parmi les foules indifférentes des gares. L'air sent le métal chaud des rails et le café amer des distributeurs automatiques. Mais bref, tout ceci n'est qu'un détail face à l'euphorie qui m'envahit. Je viens d'arriver pour ma « Mission Soleil », un nom qui sonne comme une promesse d'éclat. J'ai toujours été attirée par le cinéma, ces mondes projetés en géant qui m'ont fait rêver petite, recroquevillée dans les fauteuils usés du cinéma municipal. Là, un stage de dix mois en partenariat avec un grand cinéma va enfin me propulser au plus haut, me permettre de toucher du doigt ce septième art qui pulse dans mes veines depuis si longtemps.

Me voilà arrivée pour signer le contrat dans un bureau exigu aux murs tapissés d'affiches jaunies de films oubliés. L'odeur de papier poussiéreux et d'encre fraîche me monte à la tête. Mais c'est là que tout commence à se gâter. Déjà, il y a plein de lapsus dans mon contrat : mon ancienne adresse bute sur un nouveau code postal aberrant, des erreurs s'insèrent dans les chiffres de mon numéro de téléphone — le cinq devient un huit, le sept un un — et j'en passe des vertes et des pas mûres, comme ces fautes d'orthographe qui me font grincer des dents. Mon estomac se noue ; est-ce le signe que cette mission tant attendue va déjà dérailler ? Ils réimpriment le contrat — vive le gâchis pour la planète, ces rames de papier qui s'empilent vainement sur le bureau encombré —, mais ensuite viennent les explications et une fois encore, rien ne se déroule sans encombre.

Le responsable, un quinquagénaire au costume froissé et à la voix monocorde, m’apprend que le lieu où nous nous trouvons n'est qu'un lieu de transit. « Les pièces ne s’obscurcissent pas assez pour projeter et analyser des films correctement », marmonne-t-il en tripotant ses lunettes. Le lieu principal est donc délocalisé à trente minutes de bus, dans une zone industrielle grise où les enseignes clignotent sous la pluie fine. Ils ne le savaient pas avant ? Il y a de quoi se mettre en rogne, une colère qui bouillonne comme un thé trop infusé, mais ce n’est que le commencement. Je ravale ma déception, me rappelant les nuits passées à rédiger ma candidature et les refus polis qui s’empilaient dans ma boîte mail.

Le lendemain matin, mon téléphone vibre comme un essaim d’abeilles dès sept heures trente. Les horaires ont changé : ce n’est plus neuf heures trente/seize heures trente mais neuf heures/dix-huit heures trente. Avec le temps de trajet — ce bus surpeuplé où l’on se colle aux inconnus moites, ces arrêts interminables aux feux rouges —, je n’ai plus de temps libre, plus d’espace pour souffler ou même déguster une bonne glace sur un banc public. La tension monte d’un cran, mes tempes battent, mais je me dis que c’est dommage de gâcher un si beau stage en rapport avec les arts, domaine qui m’a toujours plu depuis mes premiers rushs tournés en vacances. Être arrivée jusqu’ici, avec ma passion brute et peu de diplômes clinquants, c’est une victoire ; je ne cède pas encore.

Mais le dernier détail va finir par vraiment briser le contrat : on nous apprend qu’il faut réaliser un test dans une pharmacie qui ouvre à huit heures trente avant de commencer le stage, et ce à renouveler tous les trois jours. L’idée me glace : me lever à l’aube, faire la queue devant le comptoir blanc aseptisé, sentir l’odeur âcre du désinfectant qui pique les yeux. J’appelle mon maître de stage — bien que je préfère l’écrit, ces mots posés qui évitent les malentendus —, pour lui expliquer l’infaisabilité de la chose. Commencer à neuf heures avec trente minutes de bus signifie partir quinze minutes avant de chez soi pour arriver à l’arrêt ; entre l’ouverture de la pharmacie, le passage des clients grincheux, le test nasal qui brûle les muqueuses et l’attente des résultats sur un siège en plastique dur, il fallait compter bien une heure trente ! Sa voix reste un mur : « C’est

obligatoire, pour la santé collective. » Malgré sa négociation insistante, je romps le contrat et coupe court, le cœur lourd mais libéré.

Pour rester dans cette ville qui m'avait attirée par son côté chaleureux, il fallait trouver un autre stage et se résoudre au fait que cette porte du septième art n'était décidément pas faite pour moi. Les rues pavées résonnent sous mes pas hésitants alors que je me dirige vers la Mission Locale, un bâtiment fonctionnel aux couloirs éclairés au néon blafard. J'enchaîne les rendez-vous avec des conseillers débordés, leurs bureaux encombrés de dossiers et de brochures froissées. On me parle de reprendre les études — l'idée me révulse, moi qui ai fui les amphis étouffants — ; de trouver des missions intérimaires précaires ; de faire des échanges internationaux qui sonnent comme des rêves lointains. Je ne me voyais pas retourner sur les bancs d'école, ni porter de telles initiatives en tant qu'employée reconnue, avec ma confiance encore fragile comme du verre filé.

Les langues sont ma passion avec ces mots qui voyagent et ces accents qui chantent. Ma conseillère, une femme dynamique aux ongles vernis, m'oriente toutefois sur une formation à distance diplômante de secrétaire médicale. J'aime bien écrire, rédiger des mails ciselés, classer des données dans des tableurs impeccables et trier des dossiers comme des puzzles. Je saute sur l'occasion, imaginant déjà un avenir stable derrière un guichet propre. Une fois encore, rien ne se déroule comme prévu. On annonçait un suivi hebdomadaire avec un professeur référent et des cours interactifs ; au lieu de ça, je reçois des cours enregistrés d'espagnol et de français — rien à voir avec la médecine —, et les modules se révèlent être de la pure bureautique, Excel et Word en boucle.

Mon étonnement fut plus grand quand il a fallu trouver un stage de trois semaines. J'ai frappé à toutes les portes : cabinets de médecins, dentistes et ORL aux salles d'attente surpeuplées, centres d'imagerie aux machines bourdonnantes. Très peu de réponses, ou des secrétariats inexistants derrière des plaques « Fermé ». Je me suis retrouvée dans une pharmacie, celle de ma ville natale, à plus de cinq cents kilomètres, entourée de boîtes colorées et de clients pressés, à trier des ordonnances sous les néons crus.

Vient le moment de l’examen, un périple qui commence bien avant l’aube. Partir la veille de l'épreuve dans le froid mordant de l’hiver, emmitouflée dans un manteau trop fin, prendre un bus pendant trois heures pour arriver dans cette nouvelle contrée. Une fois arrivée, le chemin ne s’arrêtait pas là pour rejoindre mon hébergement qui était à proximité du lieu du passage de la pratique. Quel transport prendre ? Deux heures de marche sont faisables en théorie, mais les trottoirs verglacés sont impraticables, glissants comme une patinoire maudite. Monter dans un bus ? L’itinéraire est modifié sans préavis. Prendre un tram ? Le ticket ne s’achète que par une application, et mon téléphone hurle « stockage insuffisant ». Enfin, je parviens à mon logement, épuisée, les pieds douloureux dans des bottes mouillées. La galère se prolongera le lendemain pour se rendre sur le lieu de rendez-vous, un hôtel impersonnel aux couloirs carrelés.

Le jour J, je pars très tôt, le cœur serré, et arrive avec une heure trente d’avance grâce à des locataires compatissants. Je passe les épreuves écrites, mais je sens que j’ai pêché sur l’oral, mon point faible : la voix qui tremble, les mots qui s’emmêlent sous le stress.

Les résultats tombent comme un couperet : il faut repasser l’oral en juin. Quelques jours plus tard, les résultats définitifs indiquent qu’il faut tout repasser.

Encore un échec, un gouffre qui m’aspire ; j’abandonne la formation.

Quitter la ville m’était devenue vital, comme respirer après une apnée trop longue.

Retour à la case départ, avec mes valises plus lourdes de déceptions.

De retour chez ma maman, les murs familiers me consolent un peu. Je réfléchis à mes réelles passions au milieu de tasses de chocolat froid et de carnets noircis de notes.

J’enchaîne sur une formation de photographie en présentiel, attirée par ces images qui capturent l’instant fugace. Tout commence bien : salles lumineuses, odeur de chimie des labos, clics satisfaisants des obturateurs. Puis survient un matin de grève, vent glacial dans la cour pavée. Le professeur promet de nous libérer après une heure, mais nous passons la matinée à piétiner, le froid s’infiltrant sous les vêtements. J’ai voulu

arrêter, mais trois enjeux me retiennent : l'échéancier de cent cinquante-cinq euros par mois non remboursable qui pèse comme une dette ; un voyage scolaire à l'étranger tant rêvé ; et une période de perfectionnement réservée à des privilégiés dans un pays européen. Prendre l'avion pour la première fois de manière encadrée n'est pas à négliger.

Le séjour se déroule à peu près bien, malgré les imprévus que je vous passerai, car il y a beaucoup à dire pour le stage.

À peine revenus, il faut passer les tests pour être parmi les cinq élèves choisis pour ce dernier. L'oral se passe bien, fluide ; l'appel et la vidéo en anglais aussi, ma voix assurée me surprenant moi-même. La professeure me complimente : « Digne d'un doublage de film américain ! » Verdict : je suis prise ! Un frisson d'excitation me parcourt.

On arrive dans la nuit, l'air lourd d'humidité tropicale, on peine à trouver l'hébergement, le sac à dos alourdi cliquetant sur les pavés irréguliers. Après seulement trois heures de sommeil, on nous change de famille d'accueil sans nous prévenir ; d'une maison modeste à une autre avec piscine scintillante — point fort inattendu. Point faible : la nourriture. Un bout de pain de mie sec le midi, deux ou trois crêpes fades le soir. Si on fait bouillir de l'eau pour des pâtes, l'hôte menace de nous priver de repas, ses yeux froids comme des lames. L'eau du robinet n'était pas buvable, et nous restons deux jours sans bouteille, la gorge asséchée.

Le stage lui-même est une débâcle annoncée. La maîtresse de stage nous oublie le premier jour, nous laissant poireauter sous un soleil de plomb. Le lendemain, on signe enfin un contrat froissé où les objectifs semblent pourtant prometteurs. Nos missions étaient ambitieuses : la création de courts-métrages dynamiques destinés aux réseaux sociaux, la conception graphique de flyers publicitaires et la réalisation de photographies de prestige pour des hôtels luxueux.

En réalité, tout s'effondre dès le départ. On nous transfère dans un spa sous prétexte que la photographe n'aurait « pas assez de clients ». Un collègue doit nous emmener

en bateau pour une séance de prises de vues ; il arrive cinq minutes avant la fin de notre journée, nous informe nonchalamment qu'il va se prendre un café et ne revient jamais, nous abandonnant.

Le lendemain, je pars à l'aube, jonglant entre les bus en retard pour rejoindre mon camarade logé dans une autre famille. Là encore, l'organisation est absente : nous ne pouvons pas faire le trajet ensemble et passons parfois plus d'une heure à s'attendre. Perdue à deux cent cinquante mètres seulement du lieu, un concessionnaire compatissant me guide d'un geste las. Mon collègue prend les choses en main à la réception de l'hôtel, mais personne n'est au courant de notre venue. La mission de photographie haut de gamme se transforme en une expédition furtive : on finit en dix minutes à peine, clichés hâtifs sous les lustres clinquants, puis direction un autre établissement où l'accueil est tout aussi ignorant de notre présence.

Les horaires ne sont jamais fixes, contrairement à ce que stipule la convention. Ils tombent par SMS, après nos maintes relances, à vingt-deux heures, si on a de la chance, pour le lendemain. Plus le temps passe, plus l'attente s'allonge : nous recevons parfois les consignes le jour même, malgré les deux heures de trajet nécessaires. Lassée de poireauter dans des halls froids, je finis par quitter les lieux.

Le fameux collègue, après s'être fait réprimander, finit par comprendre qu'il a des stagiaires, mais tombe alors dans l'excès inverse. On nous confie une mission exténuante : filmer quatre heures de rushs par demi-journée sous un soleil impitoyable, sans nous laisser la moindre seconde pour le montage. Le dernier jour, j'attends de recevoir mon évaluation avant de prétexter un contretemps pour envoyer les fichiers plus tard, depuis la France. Des fichiers que je n'ai pas, car je n'allumais plus mon appareil photo les derniers jours, démotivée par tant d'absurdité. De toute façon, ils n'ont jamais utilisé les premiers clichés pourtant réussis, lumineux de promesses trahies.

Comme nous l'avons vu, j'ai failli à cette mission, mais je sais que j'en trouverai une quand ce sera le moment venu. Je ne désespère pas, car chaque détour m'a appris la résilience, et l'horizon s'ouvre encore.